

NOUVELLE

●
Inédit

Comme les doigts de la main

par
Soumya Ammar Khodja

Pendant la journée, elle ne verrouillait pas la porte. Il poussa l'un des battants et l'appela : “ô Saâda!”. Personne ne lui répondit. Alors, il entra.

Encore une fois, il admira le jardin. Dans la partie potagère, se côtoyaient laitues, épinards, cardes, persil, coriandre, menthe... Dans l'autre partie, le grenadier était en fleurs ainsi que le citronnier. Celui-là, Hocine l'appréciait particulièrement. Il en cueillit quelques petites fleurs blanches et les huma. Les senteurs fraîches et vigoureuses lui ramenèrent pendant quelques instants une impression d'enfance. Il mit la poignée odorante dans l'une des poches de son pantalon.

Puis son regard se porta sur le grand figuier, aux larges feuilles vertes, un peu rêches au toucher. C'était le mois d'avril, des petites figues pointaient déjà. A l'autre bout, résistait encore le noyer qui n'était pas loin d'être centenaire. Il avait du mal, le pauvre vieux, soutenu qu'il était par une grosse planche. Sur le sol, au bord du rectangle de terre formant le potager et le verger, étaient entreposés des pots de fer rouillé où fleurissait du basilic. A côté du robinet, trônait une théorie de jerricans jaunes, de toutes tailles, que la vieille Saâda avait patiemment remplis.

Il se demandait où elle puisait encore l'énergie pour accomplir tous ses travaux. Certes, elle aimait jardiner en paysanne qu'elle était, avoir les mains en contact permanent avec la terre. Tout de même, aimer n'est pas forcément pouvoir. Et la corvée d'eau! Elle se levait à quatre heures du matin, dès que l'eau arrivait. Mais elle ne se plaignait pas. Elle prétendait apprécier sa vie. Hocine la croyait volontiers.

Un de ses enfants lui avait proposé d'habiter chez lui, dans la grande ville. Elle avait rejeté l'offre sans appel. Elle suffoquerait dans un appartement aux fenêtres et balcons grillagés. C'était sûrement vrai mais le fait est qu'elle préférerait rester maîtresse chez elle. Que chacun habite sous son propre toit : ainsi pas de fâcheries ni malentendus entre proches!

Sa vie avait été dure comme pour la plupart des femmes de sa génération. Que de privations, de chagrins ravalés, de jours écoulés avant que l'existence ne consente à devenir supportable et même agréable.

Veuve depuis déjà quelques années, elle évoquait son époux disparu comme s'il était encore de ce monde. On avait cru qu'elle ne lui survivrait pas. Eh bien non, elle s'était adaptée à son absence. Peut-être même l'avait-elle apprivoisée en parlant de l'absent; saisissant toute occasion pour relater les souvenirs communs. “Il aurait agi ainsi, il aurait dit cela”, répétait-elle à l'envi, le faisant intervenir dans des situations familiales où il n'avait plus son mot à dire!

Hocine la soupçonnait — il n'était pas le seul — d'être de mauvaise foi quand ses fils ne se rangeaient pas à son avis. Elle se débrouillait pour rêver de son époux défunt. Le lendemain, elle racontait à qui voulait l'entendre : “J'ai rêvé du maître de mon foyer qui m'a déclaré : Saâda, fille d'Ahmed et de Fatma, mère de mes fils et de mes filles, c'est toi qui as raison...”. Elle jouait parfois sur la corde de la culpabilité : “Cette nuit, votre père m'est apparu. Il avait un visage triste tel que je ne le lui ai jamais connu. Je l'ai interrogé, le cœur inquiet : «Mais qu'as-tu donc, qu'est-il arrivé?». Il m'a alors répondu : «Je suis d'une infinie tristesse, Saâda, depuis mon départ, les miens ne te reconnaissent plus d'autorité...»”

Ses fils la laissaient dire. Elle était parfois de bon conseil mais souvent elle se butait, plus têtue qu'une vieille mule. Sinon, elle était plutôt bonne. Hormis les vacances scolaires et les fêtes, elle vivait seule dans la grande maison. S'échappant des étroits logements de la ville, les petits-enfants déferlaient, prêts à dépenser sans compter leur bruyante énergie. Elle leur préparait de délicieuses galettes de semoule. Les tranches tièdes, dans lesquelles elle ajoutait de l'huile d'olive, constituaient pour eux un véritable festin. Quant au couscous, reniant sans remords celui de leurs mères respectives, jamais ils n'en avaient dégusté de pareil. “Et pour cause, opinait-elle fièrement, les légumes, ils sont de mon jardin, la viande, c'est Athman le boucher qui m'en fournit les meilleurs morceaux. Il respectait beaucoup votre grand-père...” Suivait le couplet habituel sur le compagnon disparu.

Hocine, vieil ami de la famille, avait pris le pli de venir la voir régulièrement. Vers dix heures du matin, comme aujourd'hui, ou vers quatre heures de l'après-midi. Elle lui préparait un café fort, ravie de le recevoir.

Après la terre, Saâda avait une passion. Parler. Elle pouvait parler, sans s'interrompre, le temps nécessaire pour étourdir son interlocuteur. Etaient-ce des écluses qui s'ouvraient, laissant déborder un trop-plein longtemps contenu?

Il devinait qu'elle ressentait de la tendresse pour lui, mêlée à une pudique admiration. Les anciens de la contrée gardaient encore en mémoire le maquisard fameux qu'il fut lors de la guerre d'indépendance. Il était jeune, trop peut-être. Si tôt plongé dans la fournaise de la guerre! Arrêté, il fut sauvagement torturé par les paras et nul aveu ne sortit de sa bouche. De cette époque, il n'avait tiré aucune gloire. Cette modestie étonnait quand on savait que, jusqu'à son arrestation, il fut le cauchemar vivant des troupes d'occupation. Celles-ci avaient bien compté le lui faire payer au prix le plus cher.

Qu'un homme ne se vante point de son héroïsme, pourquoi pas? Saâda ne l'avait jamais entendu émettre une seule parole de haine vis-à-vis de ses anciens tortionnaires. Or, il se souvenait du moindre geste d'attention d'un jeune soldat, chargé de le surveiller quand il n'était pas soumis à la question : un verre d'eau, une cigarette, une pauvre phrase de réconfort...

« ... les rides qui couraient sur son visage étaient plus creusées... »

Il appela une seconde fois : "Saâda!" Elle apparut, fraîche et propre; la tête bien prise dans un foulard, portant une robe large et fleurie. Ils se saluèrent. Hocine remarqua que sa démarche était un peu plus pesante que d'habitude. Le soleil brillait. Elle lui proposa de profiter de ses bienfaits en buvant le café dans le jardin.

Il prit la tasse fumante dans le creux de ses mains, la porta à ses lèvres, les yeux à demi fermés. Les saveurs du monde se concentrèrent dans cet instant.

"Saâda, ton café est une merveille". Elle ne réagit pas au compliment. Hocine continua à boire, à petites gorgées "le breuvage des rois", comme il disait. Puis il s'interrompit, constatant la singulière chose : son hôtesse ne parlait pas!

Il la dévisagea. Elle avait des cernes sous les yeux, les rides qui couraient sur son visage étaient plus creusées. "Que se passe-t-il, Saâda, tu es souffrante?". Bras croisés, les mains sous les aisselles, elle baissa la tête, silencieuse. Hocine attendit. Une plante sauvage sortait de la fissure d'un vieux mur; un chat s'étirait, se délectant de la tiédeur du climat. Des voix, celles des voisins, fusèrent dans l'air pour vite s'estomper. Prenant leur relais, elle se mit à parler : "Je n'ai pas eu un bon sommeil ces deux dernières nuits. Ça m'est revenu d'un seul coup, comme d'habitude".

Elle n'avait pas touché à son café. Il en restait encore un peu dans la tasse de Hocine. Celui-ci le visage tourné vers Saâda demanda : "Qu'est-ce qui t'est revenu, ô mon amie?"

Elle eut comme un gémissement et les mots débordèrent :

"Hocine, pourquoi ne suis-je pas raisonnable? Je traverse de longues périodes tranquilles, le cœur sans tourmente et, tout d'un coup, cela me reprend. Je suis une vieille femme. Est-il possible de souffrir quarante ans après, réponds moi?"

Il ne put que l'encourager à continuer : "Vide ton cœur, Saâda". Il ne répondait pas à sa question et comment aurait-il pu, mon Dieu, chacun n'a-t-il pas son poids de tourments? Mais elle avait une certitude. Pour l'homme qui était en face d'elle, elle était digne d'écoute.

"Je dois t'avouer quelque chose, Hocine : quand elle nous a appelés sur son lit de mort pour nous demander pardon, comme il sied à tout musulman, mes lèvres se sont difficilement descellées. Cela a été plus fort que moi. Elle était là, étendue sur le lit, ses doigts longs et maigres s'accrochant au drap, respirant avec peine, exténuée par l'incroyable énergie qu'elle avait déployée pour s'accrocher à la vie.

Pendant des jours et des jours, tout le temps que dura son agonie, elle avait mêlé à ses cris de douleur des mots d'amour à la vie, avec un refus total de mourir; un refus... comment te dire? qu'elle clamait avec une impudeur...

Sa souffrance devenait insoutenable. Les exhortations des uns et des autres, "soumets-toi à Dieu, soumets-toi à Dieu", ne la faisaient pas plier. Et pourtant, il a bien fallu qu'elle se rende. Quand elle comprit qu'elle avait perdu, sa volonté se détendit comme un ressort. Il ne resta à cette vieille agonisante qu'à mendier la pitié des vivants pour racheter son âme.

« ...elle s'était mise à me haïr avec ténacité, application... »

Si tu savais ce qu'elle m'a fait endurer, ya Hocine. Et elle voulait que je lui pardonne! En vérité, seules mes lèvres ont bougé, non mon cœur.

Nous avons été pourtant comme les doigts de la main. Elle était plus âgée que moi et me défendait contre quiconque faisait mine de lever, sur ma personne, ne serait-ce que le petit doigt...

Je n'imaginai pas que nous puissions être séparées. Le destin allait exaucer mes vœux. Il se passa que nous fûmes demandées en mariage en même temps par deux hommes qui étaient père et fils. Nous habitâmes la même demeure. Elle devint, par la force des choses, ma belle-mère.

Un rôle qu'elle allait tenir à la perfection. Mon époux ne gagnait pas encore sa vie. Nous dépendions de la bourse de mon beau-père et du sens du partage de sa femme.

Elle me donnait un quart de galette pour toute la journée, m'affamait autant qu'elle pouvait. Elle se gardait les mets de choix, les œufs, le beurre frais... Je n'arrêtais pas de trimer. Les tâches les plus ingrates, les plus épuisantes étaient pour moi.

Elle s'était mise à me haïr avec ténacité, application et je ne comprenais pas. Était-ce sa nouvelle position qui l'avait changée? Il faut croire que cela lui donnait de la santé tant elle grossissait, resplendissait telle une pleine lune.

Elle faisait semblant de manger discrètement tout ce à quoi je n'avais pas droit. Mais tous les matins, je retrouvai, bien mis en évidence, des épluchures de fruits, des os de volaille ou de viande de mouton dans la poubelle familiale.

Tu me demandes pourquoi mon beau-père et mon mari ne disaient rien. Hocine, te moques-tu de moi? Sauf ton respect, tu sais bien que la spécialité des hommes consiste à planer, à ne pas avoir l'air d'y toucher... Du moment que l'ensemble fonctionne et que chacun y tient sa place, pour quelle raison voudrais-tu qu'ils gâchent leur quiétude en venant vérifier si les choses se déroulent en toute justice? Il faudrait qu'ils soient justes eux-mêmes! Mon beau-père se nourrissait de viande, de couscous de semoule blanche, de légumes frais, de miel pur... quand le reste de la famille se contentait de blé noir et de légumes secs. Tu pourras me rétorquer qu'il était le dispensateur des biens, le maître nourricier et en tant que tel, il lui revenait d'avoir des privilèges... Enfin...

La naissance de ma fille aînée n'a pas modifié ma condition. J'ai continué à subir le sort qu'elle m'avait spécialement réservé. Mon époux n'ayant pas tout de suite exercé un métier stable, nous avons dû vivre quatre années sous le toit de mon beau-père. Quatre années indélébiles. Mon défunt époux eut beau m'encourager à pardonner, je n'oubliais pas.

J'ai voulu, malgré tout, compter sur le temps qui efface. Mais la mémoire vous surprend toujours. Elle vous fait croire qu'elle est devenue un oued asséché auquel vous ne prêtez plus attention. Soudain, sans prévenir, elle bouillonne tel un torrent, se jette sur vous, vous secoue, vous malmène... Et vous tremblez et fulminez..."

Elle s'arrêta de parler comme si les flots du torrent qu'elle venait d'évoquer bouillonnaient dans sa poitrine. Hocine attendit; puis, sentant qu'elle retrouvait sa respiration normale, il lui dit, sans la brusquer : "Mais Saâda, tu n'as pas eu que cela. Pourquoi être dans un tel état? Tu as eu ton époux, tes enfants, maintenant tes petits-enfants : tous éclairent ta vie de leur amour. Cela ne rattrape-t-il pas toutes les souffrances du monde?"

"Je n'en sais rien, répliqua-t-elle avec une sorte d'entêtement. Je ne sais pas si l'amour que j'ai reçu de mon mari, de mes enfants et petits-enfants, comme tu dis, a rattrapé la haine que cette femme a eue pour moi, parce que cette femme était ma sœur, entends-tu, ma sœur aînée! Comment ai-je pu survivre? Pendant quatre longues années, il ne s'est pas passé un jour sans que cette femme, de ma chair et de mon sang, que j'avais cru ma protectrice après la mort de notre mère, ne songe à m'humilier! Je ne sais pas si la haine des uns se rachète par l'amour des autres mais je crois que tu as raison, Hocine, j'ai été sauvée par les miens, qui m'ont donné plus que ma part. Grâce à eux, Dieu les bénisse, je ne suis devenue ni folle ni branche sèche ni pierre dure. Pour le reste, je suis une vieille femme, je devrais arriver à oublier que celle qui m'a tant détestée avait été ma grande sœur bien-aimée."

Pendant qu'elle parlait, deux petites filles surgirent de ses souvenirs les plus enfouis. L'une tenant la main de l'autre, riant aux éclats. C'était l'automne, la terre était humide et boueuse mais l'air avait une telle douceur... Elles couraient et leurs mains se séparèrent. La plus jeune tomba, son visage grimaça de douleur. L'autre se retourna et vit sa petite sœur tombée. D'un seul élan, elle fut près d'elle, examina les petits genoux légèrement éraflés par de méchants cailloux, souffla dessus et le rire revint à la petite fille qui se releva, donnant la main à sa sœur aînée...

Le soleil devenait plus chaud. La vieille Saâda se tut. Puis elle se leva, déclarant : " Je vais vérifier s'il y a assez d'eau pour les poussins". D'un pas lourd, elle se dirigea vers le fond du jardin. Au bout d'un moment, Hocine la rejoignit.

Il sourit à l'air appliqué de Saâda s'occupant des petites boules jaunes, piaillantes. Assurément, la tendresse des siens lui avait été un viatique, mais pas seulement. La terre, les bêtes, les saisons l'étaient également. Elle possédait quelque chose de ce monde-là pour durer.

Elle sentit le regard, l'affection de cet homme, ce presque frère qui l'entendait mieux que quiconque. Elle posa la main sur son épaule et, comme elle lui souhaitait tout le bien possible, elle put lui dire :

"Dieu te bénisse aussi, Hocine. Tu es si bon. Jamais, je ne t'ai entendu dire du mal de qui que ce soit, une seule parole de rancune, même pas pour les destructeurs qui t'ont torturé, même pas! D'où te sont venues cette patience, cette compassion? Que ton chemin soit vaste, que la lumière t'accompagne, de chaque côté, là où tu vas."



Maria Manton, *Maisons à Peníscola*, huile, 1980.

